

véritable marâtre envers elle, madame Firmin s'était vue bientôt aussi maltraitée par le sort.

A dix-huit ans, l'âge où toutes les femmes, même les moins douées, croient et espèrent, elle avait rencontré un mauvais drôle, bien bâti, qui l'avait épousée par amour à ce qu'il disait, mais de fait pour s'approprier les 50,000 francs qui constituaient l'avoir de la disgraciée jeune fille. Un mois après, cet audacieux spéculateur fuyait avec une modiste, réalisant les bénéfices de son indélicate opération et ne laissant à son anguleuse moitié que les yeux pour pleurer. Depuis, madame Firmin n'avait jamais entendu parler du volage et encore moins de son argent.

Les années s'écoulèrent.

Paria de l'amour et de la maternité, son cœur atrophié se fit crédule et souple, sans haine, mais aussi sans dévouement. La cendre sous laquelle il couvait fini par éteindre le foyer de ses passions latentes, ou plutôt, changeant de forme, ces passions finirent par n'en faire plus qu'une : l'amour de l'or. Dans ses grandes crises, Madame Firmin voyait jaune comme certains assassins voient rouge, sous l'empire de leurs instincts.

Depuis six ans, elle était chez Schunberg, à qui elle avait su inspirer une entière confiance. Quant à Clotilde, son bon cœur lui avait fait aimer sa gouvernante dès le premier jour, et elle en était arrivée, captivée par madame Firmin, à n'avoir pas de secret pour elle.

—Ma fille est-elle indisposée ? lui demanda vivement le banquier.

—Nullement, monsieur. Mademoiselle m'envoie vous prier de l'excuser de ne point être encore prête, et vous prévenir qu'elle ne va point tarder à descendre.

—Je lui donne un quart d'heure ; allez, et grondez-la fort pour qu'elle se dépêche, cette chère enfant.

—Mademoiselle ! mademoiselle ! fit-elle au chevet de la jolie dormeuse, il est près de onze heures.

—Si tard ! Vite, vite, alors, ma bonne Charlotte. Ah ! pourquoi m'avoir laissé dormir ? Ne perdons pas une minute, dit Mlle Schunberg, en s'éveillant.

L'empressement des deux femmes répondit au désir de la jeune fille ; mais, malgré toute la célérité dont elles firent preuve, avant que la toilette ne fût terminée, la pendule qui garnissait la cheminée sonna onze coups.

—Trop tard ! fit Clotilde avec dépit. Descends, je te prie, ma bonne Firmin, et dis à mon père que je lui demande quelques instants.

La gouvernante obéit, on le sait, et ne tarda pas à rapporter la réponse de Schunberg à Clotilde.

—Bon père ! s'écria-t-elle, il te charge de me gronder, parce qu'il sait, Firmin, que cela t'est impossible. N'importe, tu aurais dû me réveiller.

—Vous dormiez si bien que je n'ai point osé, mademoiselle.

—Tu as eu tort, et pourtant, je ne sais pourquoi, je me sens toute lasse.

—Vous auriez dû rester au lit, et laisser monsieur votre père déjeuner seul.

—Y penses-tu ? Non pas, il eût été trop inquiet. puis j'ai à lui parler : car, si je n'ai pas dormi, c'est que j'ai passé toute la nuit à réfléchir.

—Bien sérieusement ? fit la gouvernante avec un sourire.

—Plus que tu ne le crois. Firmin, aimes-tu les voyages ?

—Je ne les détestes pas.

—Aprête-toi à faire tes malles, alors.

—Nous partons ?

—Oui, sans doute.

—Et pour où ?

—Tu m'en demandes trop ; je ne le sais pas moi-même. Me voici prête. A tantôt.

Isaac, quelques minutes après, accueillait sa fille avec sa bonhomie ordinaire.

—Enfin, te voilà, paresseuse ! lui dit-il en la voyant entrer. Une seconde de plus, et je commençais sans toi. Viens m'embrasser pour te punir d'avoir fait attendre ton père.

—Et vous, embrassez-moi bien fort aussi, pour me pardonner.

—Tiens, chère enfant, et maintenant à table.

Il sonna et le déjeuner commença.

Lorsque les valets se retirèrent, ainsi qu'ils avaient ordre de faire, après avoir servi le café :

—Tu as été bien silencieuse aujourd'hui, Clotilde ? fit le vieillard. Oh ! ne t'en défends pas ; je te connais assez pour deviner que ce silence inaccoutumé ne provient sans doute que d'un énorme désir de parler beaucoup, désir auquel la présence de nos gens ne t'a point permis de céder. Nous sommes seuls, maintenant, je t'écoute.

Clotilde hésita pendant quelques secondes.

—Eh bien ? reprit Isaac en forme d'encouragement.

—J'ai un gros "oui" à vous arracher mon père.

—A m'arracher ? il y a donc bien des raisons pour que je dise non ?

—Il y en a, mais j'en connais une plus puissante qu'elles, du moins je l'espère, qui doit faire pencher la balance vers le oui en question.

—Et quelle est cette convaincante raison ?

—Vous allez le savoir.

—Il y cinq mois environ que vous m'avez accordé un an pour faire choix d'un mari... Eh bien ! mon père, j'ai un gendre à vous proposer.

—Ah ! fit le banquier avec un sourire. Et quel est cet heureux mortel ?

—Le marquis d'Alviella m'a dit cette nuit qu'il m'aimait.

—Je m'en doutais. Et seras-tu bientôt marquise ?

—Oh ! je ne le suis point encore. J'ai le temps, mon père.

—Comment ! le temps ! fit Schunberg en se récriant.

—Sans doute, sept mois au moins.

—Je n'y comprends plus rien. Pourquoi me parler du marquis, en ce cas ?

—Parce que mon mariage avec lui dépend un peu de vous, mais beaucoup de M. d'Alviella. Je m'explique. J'ai pour le marquis une vive sympathie et peut-être même au cœur un sentiment profond ; mais, tout en rendant justice à ses qualités que vous avez sans doute appréciées comme moi, j'éprouve une invincible indécision. Je suis certaine qu'il se croit sincère, et mon hésitation ne provient pas de là. Mais j'aurais besoin, pour me décider, de tenter sur lui une épreuve qui, tout en me permettant de voir clair dans mon cœur, me fera apprécier sûrement la valeur du sentiment que je lui ai inspiré. J'ai réfléchi à cela toute la nuit, et j'ai trouvé le moyen sûr de résoudre ce double problème.

—Et ce moyen ?

—Dépend de vous.

—Où veux-tu en venir ?

—A vous supplier de faire un voyage avec moi.

—Et quand cela, ma belle capricieuse ?

—Mais tout de suite....